

SITUATION DE L'ALLEMAGNE.

On écrit de Wurtzbourg (Bavière), le 30 octobre 1844 :

L'horizon de l'Allemagne s'obscurcit de plus en plus. Une inquiétude toujours croissante s'empare de ses populations. L'esprit national, qui rougit de l'impuissance ou le morcellement actuel en tant d'états divers a réduit la grande patrie germanique, réagit de plus en plus contre les entraves que les gouvernements mettent à son essor. Contenu d'abord dans la sphère étroite de l'enseignement universitaire et des sociétés secrètes, cet esprit a obtenu en 1840 des éloges officiels et d'angustes encouragements, qui ne permettent plus aujourd'hui de l'imprisonner, comme autrefois, sous la prévention de tendances incendiaires et subversives. Il peut dorénavant se produire au grand jour, et il le fait avec autant d'audace que d'habileté, profitant de tous les prétextes, se servant de toutes les formes imaginables pour décréditer les gouvernements et exciter l'indignation des peuples. En proclamant l'unité nationale comme principe suprême de la grandeur et de la prospérité de l'Allemagne, on peut dire que les gouvernements ont donné leur démission. Comment empêcher en effet que ces 28 gouvernements, qui ne s'entendent jamais, et qui, depuis 1815, n'ont pas produit une seule œuvre nationale, pas même un système complet de défense, ne soient considérés dorénavant par les peuples comme autant d'obstacles au bien-être commun ? Aussi la presse a-t-elle beau jeu, malgré la censure et la surveillance ombrageuse que l'on exerce sur elle à Berlin, à Vienne et à Francfort. Elle ne touche pas à la question fondamentale, qui s'entend, d'elle-même, mais elle s'élève contre tous les genres de *séparatisme*, contre tous les hommes qui, en quoi que ce soit, s'isolent de la nation, et ne sacrifient pas leur intérêt particulier à celui de la grande unité germanique ; elle éclaire par une critique habile et sévère toutes les fautes, toutes les faiblesses de l'administration ; elle s'élève surtout et d'une manière de jour en jour plus énergique, contre la tutelle universelle que les gouvernements s'obstinent à vouloir exercer sur les communes, sur les corporations, et, avant tout, sur les grandes entreprises de l'industrie nationale, puis contre le système de mystère et de coterie mesquine à la faveur duquel ils ont pu jusqu'ici maintenir leur despotique omnipotence. Il en résulte une agitation vague et sombre que les gouvernements s'efforcent en vain de conjurer, tantôt par des concessions, tantôt par des menaces et des services partiels dont il est impossible de prévoir les résultats. Au milieu de tout cela, il ne se produit pas un personnage, pas une société, pas un drapeau qui puisse servir de point de ralliement.

Et pourtant il n'y a pas d'unité possible sans un noyau auquel puissent se rattacher toutes les forces qui s'agitent dans les différentes parties du corps social. L'entreprise de la Prusse, qui avait médité de constituer le centre de ce mouvement, peut, dès à présent, être considérée comme entièrement manquée. Elle sera la première, au contraire, à tomber en proie à une dissolution complète. L'Autriche s'est trop isolée du reste de l'Allemagne ; elle a retenu ses populations trop au-dessous du niveau intellectuel des peuples germaniques, pour se placer en tête et dominer une marche dont elle n'a point le secret. La Bavière a laissé échapper le moment où elle pouvait acquérir, en Allemagne, une importance morale capable de compenser ce qui lui manque en puissance matérielle pour prétendre à la première place. Le Wurtemberg est enroulé d'un libéralisme bâtarde et retardataire qui le met de vingt ans arriéré de notre époque. Le grand-duché de Bade, au contraire, s'égare dans les espaces de l'utopie, entraîné par une ligne turbulente qui domine les chambres et le Gouvernement sans savoir où elle ira. Les autres Etats de la Confédération ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il n'y a d'avenir dans tout cela que pour le catholicisme ; car tandis que les systèmes s'en vont et que les sectaires et les philosophes s'entredéchirent et s'entredévoient, sa doctrine semble grandir de jour en jour par les progrès qu'elle fait faire aux sciences profanes ; lui seul se montre capable de semer et de faire germer, au milieu de cette fermentation toute terrestre et toute matérielle qui fait trembler le sol, des tendances vraiment salutaires : lui seul trouve des sympathies puissantes dans les masses. Ces sympathies ne se réveillent pas seulement par ces processions innombrables qui affluent dans tous lieux de pèlerinage et par la foule qui encombre les églises, mais encore, et surtout, par les œuvres pieuses qui se multiplient et par sommes incalculables employée journellement par la charité. Munich est toujours le centre de tout cela, et les conversions nombreuses qui s'y opèrent montrent assez l'influence morale que le catholicisme y exerce. Le 13 du courant, huit protestants ont encore fait leur abjuration dans l'église de Saint-Caëtan, autrement

dite des Théatins, et presque chaque semaine il s'en fait quelques-unes. Mais Munich n'est plus le seul foyer de cette vie nouvelle du catholicisme en Allemagne. Wurtzbourg, Thubingen, Fribourg en Brisgau, Bonn sur le Rhin, rivalisent avec Munich de zèle et d'activité. Ce sont autant d'Universités où la science catholique commence à primer sur les lumières du siècle, et d'où un enseignement fort et élevé se répand dans ces populations pleines de foi qui semblaient n'attendre qu'un signal pour se lancer avec ardeur dans toutes les voies du progrès moral et intellectuel. Les plus ardents de tous sont peut-être les catholiques du Wurtemberg. Les sommes toujours croissantes, versées par eux dans les fonds de la Société pour la Propagation de la Foi, en sont la preuve. En 1839, la contribution du Wurtemberg n'était que de 638 fr. ; en 1840, de 1,371 fr. ; en 1841, de 10,525 ; en 1842, et en 1843 elle s'élevait à 15,260 fr.

Dieu sem ble, par cette excitation du sentiment religieux dans les populations catholiques, faire d'elles comme une arche de salut pour l'ordre social, dans l'attente de ce moment formidable où le flot révolutionnaire, s'élevant de l'abîme, balayera les restes vermoulus d'une politique qui n'est qu'un amas de contradictions ; les gouvernements allemands, en attendant, s'obstinent avec une inquiète jalousie à comprimer de tout leur pouvoir les symptômes de vie et d'activité qui se produisent de ce côté. Ils semblent redouter l'Eglise bien plus encore que la démagogie. Il n'y a pas jusqu'au roi de Bavière qui ne vienne de renouveler, par une ordonnance, la défense de publier ou de recevoir aucun bref ni mandement, émané du pape ou d'un évêque, sans le *placet* ou agrément préalable du Gouvernement. En Wurtemberg, où l'on a interdit l'Archiconfrérie du Très-Saint-Cœur de Marie, la police est aux aguets pour intercepter les sommes que la fervour des fidèles se permettrait d'employer, sans son autorisation, à des œuvres pieuses. Il n'y a pas longtemps qu'un don de 1,000 florins, fait dans une intention semblable par le curé de Niederstetten, n'a échappé aux sbires, qui en avaient eu vent, que par la promptitude avec laquelle on l'avait fait passer en pays étranger ; ce sont ces petites vexations qui exaspèrent les populations, bien plus que des misères réelles qui pèseraient sur elles. Aussi une méfiance et une aversion incroyables se sont-elles emparées de ces peuples naguère encore si dévoués à leurs princes, de sorte que les doctrines les plus extravagantes et les invectives les plus dégoûtantes contre les chefs de l'Etat trouvent les esprits tout disposés à les accueillir, et se répandent avec une célérité effrayante. C'est ainsi que les poésies de Herwegh, qui n'ont d'autre mérite que la haine qu'elles respirent, se sont vendues à 27,000 exemplaires. Mais voici qu'un poète bien autrement doué que Herwegh, Freiligrath, vient de publier un recueil de poésies révolutionnaires dans lequel il y a de quoi faire plus d'une *Marseillaise* ; et on se l'arrache, et la prohibition lancée contre lui par les gouvernements le fait lire avec une véritable avidité. Certes, ce sont là des événements dans la paisible Allemagne. Et puis voyez le contraste ! Tandis que Freiligrath lance dans le monde ses poésies incendiaires, Guerre, dans les *Feuilles, historiques et politiques* de Munich, publie un appel éloquent aux catholiques de tous les pays, les exhortant à s'unir de prières pour la liberté de l'Eglise et la délivrance des opprimés.

Voilà donc le ciel et l'enfer invoqués en même temps contre l'aveuglement des gouvernements.

PARLEMENT PROVINCIAL.
CHAMBRE D'ASSEMBLÉE.

Lundi, 16 décembre 1844.

Suite.

- Des habitants de Stanstead, concernant un chemin de fer à Montréal.
- Du Bureau du commerce de Québec, au comité sur la pétition de J. P. Waterston et autres, *Cullers*.
- De Eden Co'ville, écar., au comité sur les bills privés.
- De J. H. Price, écar. demandant que la propriété confisquée de John Montgomery, près de Toronto, soit investie de Syndics, pour le paiement de certains jugements et hypothèques contre la propriété.
- Le Dr. Boutillier demandant si le gouvernement entend faire aucun arrangement cette année dans la tenure seigneuriale.
- Le procureur-général Smith répond que c'est une question contenant les plus hautes considérations, et qu'elle ne pourrait pas être décidée durant cette session.
- M. Christie demande si c'est l'intention du gouvernement d'introduire un